



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

La femme dans la ville : Calcutta dans trois romans bengalis

Mohar Daschaudhuri

Université de Calcutta, Inde
moharchaudhuri@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-7979-2439>

Reçu le 25-09-2021 / Évalué le 14-10-2021 / Accepté le 29-10-2021

Résumé

Cet article a pour but d'explorer l'espace accordé aux femmes dans trois romans bengalis : *Pratham Pratishruti* (1964) d'Ashapura Devi qui décrit la ville de Calcutta à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle comme étant le centre du mouvement nationaliste et du progrès féministe ; *Nagarnandini* (1964) de Monishankar Mukhopadhyay qui explore la vie des femmes ayant un emploi dans les années 1960 ; et *Dahan* (1998) de Suchitra Bhattacharyya qui remet en question les valeurs patriarcales réduisant la femme à un objet de consommation et de subordination. Suivant une méthodologie comparatiste et postcoloniale, cette étude examine l'évolution de l'image de Calcutta illustrée dans ces trois romans : jadis symbole de l'émancipation féministe, cette ville paraît avoir figé l'image de la femme bengalie dans celle de la femme mariée qui reste attachée au foyer. Suivant la lecture de Partha Chatterjee, on pourrait postuler qu'un tel portrait de la femme construit à l'époque de la résistance nationaliste n'a pas survécu à sa fonction ni à sa valeur d'origine.

Mots-clés : Kolkata, littérature bengalie, féminisme, nationalisme, post-colonialisme

The woman in the city: Calcutta in three Bengali novels

Abstract

The corpus of this article consists of three Bengali novels: *Pratham Pratishruti* (1964) by Ashapura Devi which portrays Kolkata as a city of female emancipation, *Nagarnandini* (1964) by Monishankar Mukhopadhyay which delves into the difficulties faced by professional women in the 1960's and *Dahan* (1998) by Suchitra Bhattacharyya which questions the patriarchal violence that reduces woman to an object of consumption and subordination. With the help of a comparative and post-colonial methodology, this study will examine the evolving image of Calcutta in these three novels: once a symbol of feminist emancipation, the city has metamorphosed the image of the modern Bengali woman into that of an ideal wife thus limiting her to a space of domesticity. From the readings of Partha Chatterjee, it could be postulated that such an image, a construct of the nationalist movement, has not survived its original value and purpose.

Keywords: Kolkata, Bengali literature, feminism, nationalism, postcolonialism

Introduction

Calcutta fut le centre du mouvement révolutionnaire et nationaliste sous la domination coloniale des Anglais jusqu'en 1911, lorsque Delhi devint la nouvelle capitale de l'Empire britannique en Inde. Krishna Dutta raconte comment les femmes bengalies jouèrent un rôle important pendant la lutte d'indépendance (Dutta, 2015 : 157). Quant à Partha Chatterjee, il postule que le nationalisme indien (dont Calcutta fut le centre jusqu'en 1911) avait divisé le domaine de la culture en deux sphères - le matériel et le spirituel. Les nationalistes affirmaient que, même si la civilisation occidentale avait démontré sa supériorité en matière de technologie et de sciences, c'est-à-dire dans la sphère du matériel, l'Orient avait pu la surpasser dans celle du spirituel : « Le discours du nationalisme révèle cette opposition entre le matériel et le spirituel dans un rapport dichotomique mais beaucoup plus puissant, comme une division entre le dehors et le dedans » (2001 : 119-120). En appliquant cette distinction à la vie communautaire, on pouvait diviser l'espace social en deux sphères, où « le dehors » correspondrait au domaine du commerce, de la politique et « le dedans » au domaine subjectif et culturel. Si les Indiens voulaient regagner leur statut vis-à-vis de l'Occident, il fallait donc que les femmes indiennes défendent la pureté de l'espace du « dedans », qui comprenait les traditions pratiquées à la maison, les manières de s'habiller, de se comporter etc. À vrai dire, ce discours n'a guère évolué au cours des années. L'histoire du nationalisme a construit une certaine image de la femme bengalie comme protectrice d'un peuple dominé par la force étrangère (britannique). Elle est ainsi censée idéaliser la vie domestique et rester *gharao* - celle qui valorise son domicile, sa famille et ses enfants - aux dépens de sa liberté individuelle. Selon Maitreyi Chatterjee, « le meilleur adjectif qui pourrait décrire une femme bengalie est *gharao*, traduit normalement comme 'celle qui aime sa maison' mais qui veut plutôt dire, 'celle qui s'est confinée chez elle'¹ » (2000 : 322). Le corpus de cette étude a été choisi en considérant la pertinence du thème de la ville qui devient l'agent du changement dans la vie des femmes protagonistes dans les trois romans bengalis. Nous y verrons que la classe moyenne de Calcutta cherche toujours à reléguer la femme à la sphère domestique. Les espaces extérieurs - la ville, certaines professions, les affaires politiques, commerciales ou judiciaires - leur sont encore implicitement interdits.

Cette étude tentera de retracer l'évolution du statut de la femme de la classe moyenne à Calcutta, de la fin du dix-huitième siècle (l'époque où se situe l'action du roman *Pratham Pratishruti* jusqu'en 1990, à travers trois romans : *Pratham Pratishruti*² (1965) d'Ashapura Devi, *Nagarnandi*³ (1961) de Manishankar Mukhopadhyayou Shankar et *Dahan*⁴ (1998) de Suchitra Bhattacharyya. *Pratham*

Pratishruti est une des premières œuvres sur l'histoire des femmes avant l'Indépendance de l'Inde. Ce roman-fleuve, l'œuvre maîtresse d'Ashapura Devi a reçu plusieurs prix littéraires notamment le Rabindra Puraskar en 1965 et le Prix Jnanpith en 1976. *Nagarnandini* est un des romans moins connus d'un romancier populaire, Shankar, récipiendaire du prix littéraire de Sahitya Academy (l'Académie de la littérature indienne) en 2001. *Dahan*, l'histoire de deux jeunes femmes qui se luttent pour la justice, fut tournée en film par le cinéaste célèbre, Rituparno Ghosh. Ce deuxième ouvrage de l'auteure Suchitra Bhattacharyya l'a catapulté en célébrité et elle a reçu plusieurs prix littéraires. Les protagonistes de ces œuvres s'opposent à l'idéologie dominante qui présente la femme bengalie comme une mère nourricière. En m'appuyant sur une méthodologie comparatiste et théorique et en fondant mon analyse sur les postulats des sociologues féministes et postcoloniales comme Maitreyi Chatterjee, Tanika Sarkar, Nabanita Dev Sen et Partha Chatterjee, je voudrais démontrer que dans les années qui précèdent l'Indépendance, la ville de Calcutta fut un centre important d'éducation et d'émancipation pour les femmes. Néanmoins, les nationalistes déifièrent la femme et la confinèrent dans l'espace familial. Ce processus de déification la rendit impuissante et elle a été privée d'un rapport individuel à sa sexualité. Par ailleurs, au vingtième siècle, la culture des médias constitua l'image de la femme urbaine comme objet de désir. Par conséquent, d'une part, la femme de la classe moyenne à Calcutta dut faire face à la réalité et gagner sa vie dans une société encline à la violence sexuelle et, d'autre part, à la maison, elle dut maintenir l'image idéale d'une femme *gharoa*, c'est-à-dire qui n'a d'autre souci que celui de son foyer. Même si la réalité sociale d'une ville métropolitaine comme Calcutta a changé depuis les années soixante, les gens de cette ville entretiennent encore une idée fautive de la chasteté féminine, comme le soulignent presque tous les personnages de ces romans.

Indira Chowdhury, traductrice et critique d'Ashapura Devi, conçoit la ville de Calcutta « comme un espace qui trace les changements rapides dans la vie des femmes » (2004 : xxvi). Née à Kolkata, autodidacte, Devi dut quitter, après son mariage à l'âge de quinze ans, cette ville qui lui était si chère et elle n'y retourna que deux ans plus tard. *Pratham Pratishruti*, qui gagna le prix Rabindra Puraskar en 1977, est le premier roman de la trilogie qui raconte la vie de trois générations de femmes. Le récit commence par un hommage aux grands-mères. En effet, la narratrice nous avoue que l'histoire de Satyabati est tirée de son journal intime, que sa petite fille Bakul avait soigneusement préservé. Le roman dévoile le tableau grandiose d'une époque, d'un peuple en transition entre deux périodes historiques d'avant et d'après l'indépendance de l'Inde, entre la vie rurale et la vie urbaine. Selon Sylvia Chant, « [...] historiquement, l'urbanisation fut associée

avec l'accroissement des perspectives de développement économique, politique et social pour les femmes » (2013 : 9). Cela pourrait expliquer pourquoi, dans ce roman, Calcutta est perçue comme un lieu de prospérité et de bonne santé. Ainsi, dans ce roman, la ville devient le théâtre de grands changements, de réformes sociales qui laisseront entrevoir des possibilités nouvelles pour l'épanouissement des femmes - l'éducation des jeunes filles, le remariage des veuves, l'effondrement des traditions orthodoxes de la famille et du couple. Ces transformations offrent une vue panoramique du contexte historique dans lequel se déroulent les événements qui affectent la vie de l'héroïne Satyabati. Son enfance dans un milieu rural auprès d'un père médecin ayurvédique, homme intelligent, généreux et brave, lui offre le privilège d'observer la vie traditionnelle d'un regard à la fois critique et sympathique. Cette tradition dont elle s'imprègne lui permettra aussi d'établir une comparaison entre la vie rurale et la vie urbaine. Ainsi que le note Chowdhury, Calcutta joue un rôle important dans l'épanouissement du personnage principal du roman : « La ville fut la source d'inspiration pour Satya. Dans le contexte des réformes sociales à Calcutta, plus particulièrement dans le domaine de l'éducation des femmes, il n'est pas surprenant que ce fait soit mentionné dès sa première référence dans ce roman » (2004 : xxii).

Issue d'une famille étendue composée de plusieurs membres, des grands parents, des cousins, des tantes mariées dont les maris sont décédés, Satyabati attestera des inégalités subies par les femmes des basses castes et par les veuves. Dans une structure sociale qui fonctionne à des niveaux variés de hiérarchie et de domination, la nouvelle mariée est placée toujours aux derniers échelons du pouvoir familial. L'immigration à la ville lui permet de se libérer partiellement de cette domination des belles-mères, des tantes âgées. Lorsque Satyabati arrive chez son mari, sa belle-mère ne lui permet aucun repos de toute la journée. Jusque dans les moindres détails de ses vêtements et de son rapport avec son mari, c'est la belle-mère qui dicte les règles. Le déménagement à la ville de Calcutta, où la famille décide de s'installer pour avoir accès à une meilleure éducation pour les enfants, apporte à Satyabati une nouvelle perspective de vie, la liberté individuelle et l'occasion de s'engager dans le mouvement d'indépendance.

Nagarnandini de Shankar raconte le parcours d'une jeune femme, Paramita Mukherjee, qui grandit dans une petite ville, Shitalpur, de la province du Bihar (au nord-est du Bengale) et qui vient travailler à Calcutta comme secrétaire adjointe au directeur d'une entreprise marchande. Intelligente, efficace et diligente, elle doit faire face à la critique du personnel de ce bureau. Les officiers subordonnés refusent de l'accepter car ce poste fut toujours occupé par des chefs anglais lorsque l'entreprise appartenait à un conglomérat britannique. Paramita confie à son ami

d'adolescence : « À Sitalpur, lycéennes, nous imaginions la grande ville de Calcutta comme dans un rêve. Nos cœurs battaient pour y venir⁵» (Shankar, 1964 : 95). Une fois à la ville, Paramita est stupéfaite de découvrir la corruption qui existe dans les entreprises. Un jeune ingénieur, dont elle avait été amoureuse à Sitalpur et qui l'avait trompée pour épouser une jeune femme riche de la ville, est au centre d'un complot qu'elle doit investiguer.

Dahan de Suchitra Bhattacharyya, le roman le plus contemporain des trois, dépeint une scène violente dans la ville. Une jeune femme, Romita, accompagnée par son mari, est agressée dans une station de métro simplement parce que certains garçons, ayant consommé de l'alcool ont décidé de la tourmenter. L'incident a lieu devant une foule de gens, mais personne ne proteste sauf une jeune fille, Jhinuk. Celle-ci contre-attaque et chasse les agresseurs. La télévision, les journaux répandent une culture qui montre la femme comme objet sexuel de consommation. Les collègues du mari et les amis du couple leur posent des questions difficiles et remettent même en cause la chasteté de la femme victime au lieu de condamner les attaquants. La belle famille de Romita, autrefois si fière de sa beauté, commence à la dédaigner et à la soupçonner. Jhinuk, courageuse et indépendante, continue à soutenir la cause selon laquelle ce sont les agresseurs qui doivent être punis même si, semble-t-il, ils appartiennent à des familles aisées. À la cour de justice, la belle famille et le mari de Romita nient l'agression et obligent Romita à refuser de déposer son témoignage, car la femme d'une maison bengalie doit maintenir une image de chasteté et ne pourrait pas devenir un sujet de discussion dans les médias. Calcutta, autrefois le centre du progrès, est désormais dominée par une classe-moyenne qui préfère garder les femmes derrière le voile, comme on le voit dans ce roman. L'idéal de la féminité est la femme domestiquée, *gharoa*, qui protège l'honneur de la famille, même aux dépens de sa dignité.

La première partie de cet article examinera la ville de Calcutta comme espace de transition, lieu de passage où les protagonistes femmes de ces trois romans aspirent à se rendre pour réaliser leur rêve d'une vie moderne. La capitale les tente car sa grandeur géographique représente aussi la promesse d'un avenir indépendant et d'un progrès individuel. Dans la deuxième partie, on montrera qu'en dépit du changement de régime politique et de la modernisation extérieure, les gens de Calcutta conservent des valeurs traditionnelles et orthodoxes qui n'accordent pas si facilement aux femmes des libertés garanties aux hommes. De plus, on constatera que les médias représentés ici ont répandu une culture qui encourage le voyeurisme et la violence dont les femmes deviennent des victimes faciles. On pourra alors conclure que l'héritage du nationalisme a laissé la femme bengalie figée dans un idéal de domesticité qui la rend impuissante à lutter contre la réalité actuelle.

Calcutta, espace du progrès féministe

Dans les trois romans choisis, les jeunes protagonistes femmes rêvent d'un avenir glorieux dans la ville de Calcutta. Le milieu rural où grandissent Satyabati et Paramita leur est cher, mais elles décident de déménager à Calcutta, qui leur paraît offrir un milieu plus favorable pour leur éducation ainsi qu'une certaine aisance financière. Cette transition d'une petite ville du Bihar (l'État voisin de l'Ouest Bengale) jusqu'au centre-ville de Calcutta les conduit vers une vie libre et financièrement indépendante. Dans *Dahan*, les parents de Romita, qui habitent dans la banlieue de Calcutta, arrangent son mariage avec un ingénieur issu d'une famille aristocrate qui habite le centre-ville. Romita et ses parents pensent à trouver un mari idéal, timide qui l'adore comme une déesse. Sa belle-famille n'a que des mots de bonté pour cette jeune fille d'une beauté extraordinaire.

Devi consacre les premiers 288 pages du roman *Pratham Pratishruti* à décrire la vie de Satyabati dans le village où elle passe plusieurs années après son mariage avant que le couple n'aille s'installer en ville (ce qui, pour les gens de l'époque, constitue une menace pour la pureté de la caste). Dans l'espace limité d'un appartement, la structure hiérarchique entre les aînées de la famille et les jeunes, de même qu'entre les hommes et les femmes, change ou disparaît totalement. Pour Satya, Calcutta représente la possibilité de bien éduquer ses fils et de leur faire voir le monde (Devi traduit par Chowdhury, 2004 : 289). Indira Chowdhury, explique comment la ville opère des changements chez les personnages de ce roman :

La voix de l'auteure intervient au minimum et nous indique comment la ville redéfinit et transforme la vie de Satya et de Nabakumar. Celui-ci reste rigide et conventionnel, profitant de manière irréfléchie des plaisirs que la ville pouvait lui offrir. D'autre part, Satyabati trouve le moyen de rembourser ses dettes à la ville qui lui a tant appris, en enseignant à des femmes adultes dans une école. Les dimensions épiques de ce roman prennent aussi en compte d'autres personnages que la ville a affectés en les modelant et remodelant de façons différentes⁶ (2004 : XXVI).

Plus que Nabakumar qui fut un garçon dorloté par ses parents, des oncles et des tantes, c'est sa femme qui profite du changement du milieu rural à celui de la ville. Satyabati se rend compte qu'elle peut jouir d'une liberté nouvelle dans cet environnement, « Ce ménage était à elle, à elle seule. Elle pouvait le diriger comme elle voulait, avec ses idées et ses rêves. [...] Elle pouvait travailler selon ses choix, personne ne la jugerait ni chercherait ses défauts. Quel sentiment libérateur, quelle joie exquise ! » (Devi cité dans Chowdhury, 2004 : 308-309).

La ville représente aussi un espace d'avancement social et technologique. Le roman nous ramène à une période coloniale où l'agriculture ne suffisait plus à fournir du travail à une population grandissante dans les villages de l'Inde. Les membres de la classe moyenne, assez éduquée, qui n'étaient ni propriétaires, ni paysans ou laboureurs, devaient chercher des emplois qui n'existaient presque pas dans les villages. Nabakumar apprend l'anglais pour trouver un travail dans la ville de Calcutta. La deuxième raison qui le convainc de suivre l'avis de Satya et de déménager à Calcutta avec sa famille, c'est l'incident inattendu de sa maladie. Nabakumar était tombé gravement malade et ce furent les soins de Satyabati et son insistance à consulter un médecin anglais qui lui sauva la vie :

Peut-être fut-ce la qualité du médecin anglais, ou la bonne chance de Satya ou bien le destin de Nabakumar qu'il survive finalement. Pourtant quelque part au fond de lui, on ne sait pourquoi, il commença à considérer Satya comme sa sauveuse. Dès lors, elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Et donc, lorsqu'elle exprima son désir de l'emmener dans cette partie du pays où les médecins anglais traitaient les malades, où ce cauchemar de la mort n'existait pas, Nabakumar ne put ni ignorer sa suggestion ni s'en moquer (Devi cité de Chowdhury, 2004 : 288).

Au fur et à mesure que Satya s'adapte à sa nouvelle vie, elle y découvre des joies nouvelles, « [...] un ciel étincelant au-dessus de sa tête, au lieu d'une épée de Damoclès. Elle commence à comprendre pourquoi les femmes de la ville sont plus intelligentes et plus lettrées. Et comme elles sont si privilégiées, il est normal qu'elles souhaitent montrer leur gratitude en faisant le bien » (2004 : 309). Souvent, les femmes qui avaient vécu à l'époque de la lutte d'Indépendance, s'avouaient nationalistes. Maitrayee Chaudhuri observe que « [...] l'indépendance du pays et des femmes étaient des sujets si entremêlés qu'ils étaient devenus presque identiques » (Chaudhuri, 2004 : XXXI). Le déménagement à Calcutta permet à Satyabati de participer, elle aussi, à la renaissance culturelle du Bengale.

Si Satyabati vécut à Calcutta à l'époque du colonialisme et du mouvement nationaliste, Paramita Mukherjee, la protagoniste de *Nagarnandini*, y arrive lorsque les grandes entreprises établies par les Anglais passent aux mains du gouvernement fédéral de l'Inde. En soixante ans (1900-1960), la ville a déjà beaucoup changé. Alors que Satyabati devait poursuivre ses études en cachette, les jeunes filles comme Paramita, munies de diplômes universitaires, peuvent espérer une indépendance économique et une carrière en dehors du village natal. Pourtant, l'histoire de Paramita reste exceptionnelle. Sa sœur aînée, Ruby, étudiante brillante, ne put terminer ses études car leurs parents décidèrent de la marier quand elle n'avait que dix-huit ans. Elle mourut en couches. Puis, les parents, devenus plus tolérants

et ouverts vis-à-vis de la fille cadette, Paramita, lui permirent de poursuivre sa carrière. Paramita et ses amies, étudiantes au collège de Sitalpur, ne peuvent qu'espérer visiter Calcutta un jour. Dans l'imaginaire de ces jeunes filles rêveuses, au seuil de leur vie adulte, la ville reste le summum « [...] de l'avenir et de la grandeur, du progrès et de l'avancement » (Shankar, 1964 : 86).

Pourtant, une fois à Calcutta, elles font face à maintes difficultés. La femme qui vit seule est perçue comme un danger social et on ne veut pas lui louer un appartement (Shankar, 1964 : 75). Parmi celles qui cohabitent avec Paramita dans la résidence, la plupart se sentent peu protégées dans la ville (77). Les parents préfèrent marier leurs filles au lieu de les encourager à gagner leur vie toutes seules dans une ville (78-79). Selon Ananya Roy, qui a mené son étude dans les années 2000, les femmes qui utilisent les transports publics à Calcutta sont souvent considérées comme des femmes 'publiques', « [...] corrompues et corruptibles, déplacées de l'ancre des vertus domestiques, de la maternité et du village [...] » (Roy, 2003 : 125). La scène d'ouverture du roman de Shankar expose une situation pareille – Paramita doit se frayer un chemin parmi une foule d'hommes pour descendre de l'autobus devant son bureau (Shankar, 1961 : 12).

Si la plupart des gens de Calcutta accueillent Paramita avec condescendance, « comme s'ils avaient oublié que Dieu a créé les femmes avec du bon sens » (Shankar : 13), il y en a certains qui pensent qu'elles sont tout aussi capables que les hommes. Sudarshan Chaudhuri, le directeur de l'entreprise qui recrute la jeune Paramita, a acquis une vision progressiste du fait de son éducation à l'étranger. Alors que les collègues de Paramita et les employés de l'entreprise critiquent le choix d'une femme pour occuper ce poste important d'assistante particulière du directeur (Shankar, 1961 : 12-23), Sudarshan Chaudhuri remarque que, bien que technologiquement l'Inde soit bien avancée, psychologiquement, le gentilhomme bengali conserve les habitudes d'une servitude coloniale. Ainsi, dit-il, on observe des domestiques qui tiennent encore le parapluie des officiers lorsque ceux-ci descendent de leurs voitures importées (Shankar, 1961 : 87). Les femmes de ces officiers sont devenues les nouvelles memsahibs (femmes des colonisateurs occidentaux) qui fréquentent les clubs et maintiennent un rapport de domination-subordination avec les Indiennes. Cette hiérarchie témoigne d'une attitude coloniale bien enracinée, surtout visible dans les villes coloniales comme Calcutta (Shankar, 1961 : 87-92).

Calcutta : idéalisme figé de la femme au foyer

Krishna Dutta constate que les femmes de Calcutta jouèrent un rôle majeur dans le mouvement de libération et qu'elles subirent des représailles aussi violentes que les hommes lors de la révolution *swadeshi*, telles que par exemple la condamnation à mort (Dutta, 2015 : 157),

En osant sortir de chez elles et en participant à la politique, elles ont donné au mouvement d'Indépendance de l'Inde un caractère distinctif. Meilleurs organisateurs que les hommes, elles ont fondé des écoles publiques, des centres d'assistance publique pour les enfants et les femmes. Ces institutions seront bénéfiques pour la société de Calcutta, même après l'Indépendance⁷ (Dutta, 2015 : 158).

Dans *Pratham Pratishruti*, Satyabati enseigne à un groupe de femmes dans une école locale (Devi traduit par Chowdhury, 2004 : 394). Le travail fait par des femmes comme Satyabati en dehors de la maison, n'étant pas bien accueilli par leurs familles, Satya doit lutter constamment contre son mari, sa belle-famille et finalement ses fils. Elle prend aussi conscience des changements sociaux qui transforment rapidement cette ville : « Quelle ville étrange - Calcutta ! La gloire de l'argent y règne en maître ; elle l'emporte sur la connaissance, l'éducation et les efforts humanitaires⁸ » (Devi traduit par Chowdhury, 2004 : xxiv). Dans le roman *Nagarnandini*, cette désillusion frappe également Madhabi, jeune fille qui habite dans la résidence des femmes avec Paramita : « Dans cette grande ville, on n'a rien fait pour les femmes, pour celles comme nous, qui veulent y habiter seules⁹ » (Shankar, 1961 : 75).

En retraçant l'histoire des mouvements féministes au Bengale, Chatterjee conclut que les actions réformistes ne visaient qu'à changer le niveau de vie de la population en général. On devait éduquer les femmes parce que les hommes en avaient besoin afin d'améliorer les conditions de la vie au sein de la famille. De même, les réformistes autorisèrent le remariage des veuves non pas parce qu'elles méritaient d'être libérées du joug de la tradition, mais plutôt pour démontrer au monde entier que l'hindouisme se modernisait (2000 : 332). Dans *Pratham Pratishruti*, Shankari, veuve de basse caste, transgresse les lois sociales en tombant amoureuse d'un jeune homme de son village. Rejetée par sa famille, elle s'enfuit à Calcutta. Satyabati la retrouve plusieurs années plus tard dans son voisinage à Calcutta. Quelques jours après leurs retrouvailles, Shankari se suicide et Satyabati adopte sa fille et l'inscrit à Bethune, première école pour femmes fondée par Ishwarchandra Vidyasagar. Elle réussit même à la marier à un Brahm¹⁰ (Devi traduit par Chowdhury, 2004 : 390). Pourtant, sa propre fille, Subarnalata, inscrite dans une école par sa mère à Calcutta, est emmenée par son père au village et mariée à l'insu de Satyabati à l'âge de huit ans (Devi traduit par Chowdhury, 2004 : 527-530). Cet incident ébranle la confiance de Satya et elle décide de quitter sa famille pour toujours. Elle part en disant à son mari : « [...] y a-t-il ou pas une issue pour les femmes, c'est ce que je dois déterminer pour le reste de ma vie¹¹. » (Devi traduit par Chowdhury, 2004 : 530).

Les femmes qui choisissent de gagner leur vie doivent faire face à la critique sociale. Paramita reçoit des lettres anonymes insinuant qu'elle entretient une liaison avec le directeur de l'entreprise (Shankar, 1961 : 90). Si elles consomment de l'alcool ou préfèrent fumer, on les décrit comme des femmes corrompues. On attribue une valeur morale aux actes simples de la vie quotidienne (Shankar, 1961 : 91-93). Bien que l'Inde soit indépendante, les femmes, censées protéger les traditions orthodoxes à l'époque nationaliste en tant que préservatrices de la culture indienne, sont encore perçues comme des créatures dont la place est à « la maison conjugale ». L'historienne Tanika Sarkar observe que les administrateurs anglais définissaient le peuple colonisé, plus spécifiquement le gentilhomme bengali (*Bhadralok*), comme appartenant à une race efféminée, faible et paresseuse. À l'inverse, l'Empire était défini comme mâle et dominateur (Sarkar, 1987). En contrepartie, les nationalistes se sont approprié cette image de la femme, l'ont déifiée et l'ont projetée sur la mère-patrie. Partha Chatterjee explique que cet acte de reconstruction de l'image de la mère-patrie créa une nouvelle chaîne de rapports de domination-subordination où le *Bhadralok*, nouveau subalterne de l'élite coloniale, s'est emparé des nouveaux symboles pour assurer son rôle de dominateur vis-à-vis des classes pauvres, des femmes et des castes inférieures (Chatterjee, 1990).

En réalité, la ville de Calcutta, apparemment si accueillante envers les femmes en tant que centre de réforme, ne fournit pas d'espace protégé à la femme qui vit seule, qui travaille ou qui est pauvre. En outre, certaines féministes comme Dev Sen et Chatterjee pensent que les réformes sociales du dix-neuvième siècle n'étaient qu'une illusion. En vérité, les gens de Calcutta n'ont jamais encouragé l'indépendance des femmes (Dev Sen, 2000 : 297-303). Dans *Dahan*, la grand-mère de Jhinuk fait écho à une constatation équivoque lorsqu'elle lui conseille de ne pas prendre sa défaite à la cour de justice trop au sérieux :

Je ne sais pas si les choses ont changé en réalité de nos jours. C'est vrai que maintenant les femmes peuvent se déplacer plus librement, elles peuvent entrer dans l'armée, grimper les montagnes de Himalaya, et poursuivre des études supérieures comme les garçons. Vous pouvez même gagner votre vie. ... Pourtant, peux-tu dire que tu es libre ? Ne comprends-tu pas que, si les hommes consentent à vous accorder la liberté, alors seulement, vous l'aurez ? Aujourd'hui, ils ne veulent plus de femmes au foyer, donc, ils vous laissent étudier. Ils ne pouvaient pas financer les dépenses de la famille, alors ils vous ont laissé chercher un métier [...], ils veulent regarder vos corps plus tranquillement, alors les programmes télé montrent des femmes peu vêtues. Et vous appelez cela... « liberté » ! (Bhattacharya, 2002 : 166).

La contradiction entre l'idéalisme hindou qui accorde l'honneur aux femmes et la réalité de la condition féminine se fit de plus en plus choquante au cours des années qui suivirent l'Indépendance. L'héroïne du roman *Dahan*, Jhinuk, observe que « ces jours-ci, les journaux ne parlent que des crimes contre les femmes - viol, agression sexuelle, -torture après le mariage. La ville manifeste des signes d'une pourriture qui vient de l'intérieur » (Bhattacharyya, 2002 : 31). Les femmes ont obtenu le droit à l'éducation, au travail, mais en vérité elles sont encore asservies par une culture patriarcale. Dans les deux romans, *Nagarnandini* et *Dahan*, on observe que les jeunes filles qui travaillent dans les bureaux et qui ne se marient pas tôt sont assujetties à la critique sociale. Quant au mariage, c'est la famille des jeunes gens qui l'arrange suivant les règles de la caste et des lois religieuses. Par ailleurs, les publicités matrimoniales dans les journaux indiens montrent que les hommes préfèrent des jeunes filles au teint clair et physiquement belles, qui valoriseraient leur foyer plus que leur métier. Souvent, la famille du garçon passe la jeune fille au crible pour évaluer sa beauté et ses atouts physiques avant de fixer le mariage. Dans ce marché matrimonial, la femme moyenne ne peut espérer ni être indépendante ni être heureuse. La famille d'un garçon qui rend visite à la famille de Paramita à Sitalpur déclare, « [...] que son teint est un peu plus foncé que ce qu'elle avait espéré et que sa taille n'est pas assez mince » (Shankar, 1961 : 83). C'est à cause de leur rejet que Paramita pourra poursuivre sa carrière, car, si les jeunes filles restent célibataires, il vaut mieux qu'elles gagnent leur vie. Même dans le cas des professions plus libérales, on fait une distinction entre l'homme et la femme. Selon Dev Sen, romancière, et professeure elle-même, le lecteur de la littérature bengalie juge le caractère moral de l'écrivaine si elle essaie d'explorer les thèmes de la sexualité (Dev Sen, 2000 : 297-303). Expliquant le manque d'érotisme dans la littérature bengalie, elle constate que :

Dans la culture bengalie, la plupart des gestes sont codifiés en fonction du sexe, et les gestes des femmes sont particulièrement régulés par les devoirs et l'espace qui leur sont attribués par la société. Un examen attentif des mots bengalis pour «femme» et «épouse» révèle clairement les rôles socioculturels imposés à la femme bengalie. Ses actions sont essentiellement sexuées et la définissent en tant que reproductrice ; ses tâches sont toutes liées au foyer, en tant que nourricière ; son caractère est passif, en tant que servante ; son espace est l'intérieur, (ou 'le dedans'), pour limiter son pouvoir. Elle est confinée à la cuisine et à la chambre à coucher, ce qui signifie en fait qu'elle est là satisfaire le bon plaisir des hommes¹². (2000 : 297).

Dahan désigne le fait de brûler, comme dans le cas de *Sati* - le rite d'immolation des veuves hindoues aux funérailles de leurs maris décédés (abolie par la loi en

1818). Romita, jeune femme extrêmement belle, mariée dans une famille aristocrate et illustre, brûle petit à petit, subjectivement, dès le jour de l'incident de son agression par quelques garçons inconnus. Elle est d'abord dévastée par cette agression, et plus tard par le comportement de son mari et de sa belle-famille qui l'accusent de calomnie. On ne lui permet pas de porter plainte auprès de la cour de justice, ni de communiquer avec Jhinuk, qui l'a sauvée de ces agresseurs. Au contraire, ils soupçonnent qu'elle entretenait une relation amoureuse avec l'un des garçons qui l'ont attaquée. Le mari, si gentil avant l'incident, la viole et elle se retrouve enceinte. Elle n'a pas le courage de demander ni le divorce ni le soutien de ses parents pour réclamer justice. Par peur que tout le monde se moque de la chasteté de sa femme, qui est considérée comme la déesse du foyer (*grihalakshmi*), son mari ne lui permet pas d'identifier ses agresseurs devant la cour de justice. Des sociologues comme Joshi ont trouvé que, dans les villes métropolitaines de l'Inde, du Bangladesh et du Sri Lanka, les jeunes femmes sont plus susceptibles de subir des violences sexuelles. C'est aussi le cas des femmes âgées qui vivent seules ou de celles qui « transgressent » la norme et choisissent de rester célibataires. En fait, selon eux, souvent les femmes dans ces sociétés préfèrent habiter avec un homme même si elles subissent des maltraitances à ses côtés parce qu'elles se sentent encore plus vulnérables sans partenaire (Joshi, Fawcett et Mannan, 2011 : 100). On pourrait conclure que, dans la plupart des villes de l'Asie du Sud, les femmes se sentent menacées et que les espaces urbains ne sont pas organisés pour leur permettre d'y vivre librement.

Selon Chowdhury, si « Satya idéalisait la Calcutta du dix-neuvième siècle comme la ville de Rammohun Roy, Vidyasagar et Debendranath Tagore » (2004 : xxiv), c'est que cette période constitua un moment exceptionnel dans l'histoire de cette ville coloniale. Le mouvement nationaliste avait créé l'image d'une féminité indienne en opposition au modèle de la femme occidentale dans un but bien précis. Une fois ce but atteint, l'image de la femme bengalie s'est figée dans le rôle de protectrice du foyer au détriment de son émancipation individuelle, tandis qu'en réalité, la vie des femmes indiennes au XX^e siècle évoluait rapidement. La classe moyenne bengalie, ainsi que l'explique Partha Chatterjee, définit la femme dans des termes dégradants : « Juste à côté de la parodie de la femme occidentale, cet autre 'construit' réapparaît constamment dans la littérature du dix-neuvième siècle » (Chatterjee, 2001 : 127). En fait, il explique comment « l'image de la femme comme déesse ou mère sert à effacer sa sexualité dans le monde extérieur à son foyer¹³ » (2001 : 131). La classe moyenne bengalie idéalise encore la femme qui se confine en sa « demeure ». Les femmes comme Satya, Paramita ou Jhinuk, qui demandent justice, qui exercent un métier dans le commerce ou la technologie,

ou celles qui choisissent de vivre seules, sont considérées comme anormales et dangereuses. Les trois romans de cette étude critiquent, d'une façon ou d'une autre, la déification de la femme et démontrent à la fois sa vulnérabilité et sa force de caractère dans un espace urbain qui évolue sur le plan de son fonctionnement matériel mais qui déforme l'image de la femme en l'idéalisant au point de la dépouiller de toute réalité et de l'enfermer dans cette fiction.

Bibliographie

- Bhattacharyya, S. 2002 (1998). *Dahan* [bengali]. Kolkata: Ananda Publishers Pvt. Ltd.
- Chant, S. 2013 « Cities Through A 'Gender Lens': A Golden 'Urban Age' for Women in the Global South. *Environment and Urbanisation*, vol. 25 (1), p. 9-29.
- Chatterjee, M. 2000. The Feminist Movement in West Bengal. In: *Faces of the Feminine in Ancient, Medieval and Modern India*. Mandakranta Bose (dir). New Delhi: Oxford, p. 322-334.
- Chatterjee, P. 1990. The Nationalist Resolution and the Women's Question. In: *Recasting Women: Essays in Indian Colonial history*. New Brunswick: Rutgers University Press.
- Chatterjee, P. 2001 (1993). *The Nation and Its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*. New Delhi: OUP.
- Chaudhuri, M. 2004. Introduction. In: *Feminism in India: Issues in Contemporary Feminism*, New Delhi: Kali For Women, vol. 2, p. xi-xiv.
- Chowdhury, Indira. 2004. Introduction. In: *The First Promise*. New Delhi: Orient Longman Pvt. Ltd, p. xii-xxxv.
- Devi, A. 2004. *The First Promise* (Traduit du bengali *Pratham Pratishruti* (1964) par Indira Chowdhury). New Delhi: Orient Longman Pvt. Ltd.
- Dutta, K. 2015 (2003). *Calcutta A Cultural and Literary History*. New Delhi: Supernova Publishers and Distributors Pvt. Ltd.
- Joshi, D., Fawcett. B., Mannan, F. 2011. « Health, hygiene and appropriate sanitation: experiences and perceptions of the urban poor ». *Environment and Urbanisation*, vol. 23, no. 1 (April), p. 91-112.
- Roy, A. 2003. *City Requiem, Calcutta: Gender and the Politics of Poverty*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Sarkar, T. 1987. « Nationalist Iconography: Image of Women in Nineteenth-Century Bengali Literature ». *Economic and Political Weekly*, vol. 22, no. 47, p. 253-276.
- Sarkar, T. 2005 (2001). *Hindu Wife, Hindu Nation: Community, Religion and Cultural Nationalism*. New Delhi : Pauls Press.

Notes

1. "The best adjective that can be bestowed on a Bengali woman is *gharoa*, usually translated as 'homely', actually meaning a homebody." Notre traduction
2. *Pratham Pratihsruti* a été traduit du bengali en anglais par Indira Chowdhury et s'intitule *The First Promise*.
3. *Nagarnandini* (ou 'La femme de la ville', Notre traduction), existe seulement en version bengalie.
4. *Dahan* veut dire, brûlure/ le fait de brûler.
5. Notre traduction du bengali.

6. "The authorial voice that intervenes only minimally, points out the ways in which the city moulds and reshapes Satya and Nabakumar. Nabakumar remains rigid and conventional, mindlessly absorbing the pleasures the city offers. Satyabati, on the other hand, finds ways of repaying her debt to the city that has taught her so much, by teaching adult women in a school. The epic dimensions of the novel also take the other characters in its sweep and demonstrate the ways in which the city makes, remakes and unmakes them". Notre traduction.
7. "By emerging from their homes and joining politics in large numbers, they gave a distinctive colouring to Bengal's and India's freedom movement". Notre traduction.
8. "What a strange place the city of Calcutta was! The glory of money reigned supreme; it prevailed over talent, learning and any humanitarian efforts. And yet, Satya had looked on the city with such admiration from her childhood!" Notre traduction.
9. Notre traduction du bengali.
10. La religion Brahma: religion réformiste fondée pendant la renaissance au Bengale par Keshub Chandra Sen et Devendranath Tagore pour contrer les croyances orthodoxes de l'hindouisme.
11. Satya had spoken to her son [Elokeshi's son - her husband], "That's what I'll have to figure out for the rest of my life - if there is a way out or not." (Devi traduit par Indira Chowdhury, 2004: 530).
12. "In Bengali culture, most gestures are codified according to gender, and women's gestures are especially clearly codified by the duties and space allotted to them by society. A close look at the Bengali words for "woman" and "wife" clearly reveals the sociocultural roles imposed upon the Bengali woman. Her actions are predominantly sexual, as the breeder; her duties all household-related, as the nurturer; her character passive, as servant; her space indoors, to limit her powers. She is bound within the kitchen and the bedroom - which really means catering to the senses of menfolk." Notre traduction.
13. "In fact, the image of woman as goddess or mother served to erase her sexuality in the world outside the home". Notre traduction.